# Serge et Jacqueline BERNARD Par Serge et Jacqueline BERNARD Par Serge et Jacqueline BERNARD 11 octobre 1895 12 septembre 1916

Je suis seul sans doute à fuir le sommeil Dans ce fossé morne où plusieurs sont morts, Où la nuit qui tombe en son rêve endort Ceux qui ne mourront qu'au prochain soleil.

L'un malgré ses pleurs, l'autre pour la joie, Tous aiment la vie et gardent l'espoir : Ils dorment pourtant, tandis que le soir Prépare le sort que Dieu leur envoie.

Et moi qui longtemps ai voulu mourir, Qui n'espérais plus mon bonheur du monde, J'ai senti moi seul cette horreur profonde Qui crispe nos corps quand ils vont finir.(1)

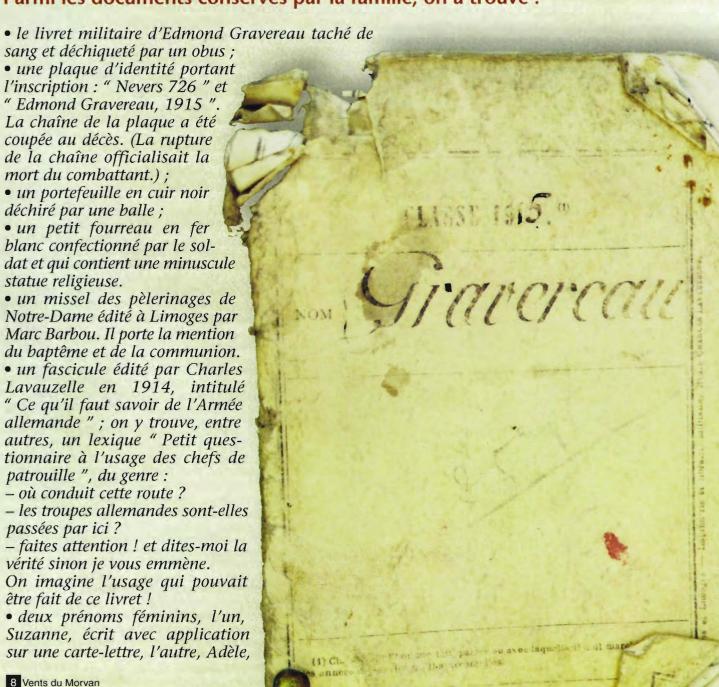
> (1) Ce poème a été écrit par " un jeune homme brillant et sensible, spécialisé dans l'étude de l'Egypte hellénistique et byzantine... la veille de sa mort en Argonne, dans une offensive dont il savait qu'elle était inutile, criminelle, et qu'il n'en reviendrait pas." Ce jeune soldat est mort en 1915. Il s'appelait Jean MASPERO.

> > Source : Les abeilles et la guêpe. Ed. du Seuil, François Maspéro - 2002.

ul ne peut dire si la Grande Histoire est facile à écrire. Elle s'est toujours attachée à faire de l'ombre à la Petite. Toujours est-il que cette Petite Histoire est chargée de beaucoup d'humanité et d'émotion. Ainsi, lorsque les familles Gauthé et Monestier nous ont confié correspondance et photos d'Edmond Gravereau, la première lecture que nous en avons faite a été celle de la déchirure d'un éclat d'obus, métal meurtrier et froid, et celle des taches de sang sur le livret militaire du soldat mortellement blessé.

Il a été difficile de classer ces lettres dans l'ordre chronologique mais nous avons voulu les mettre en regard d'événements historiques et des témoignages de l'écrivain Georges Duhamel. En parcourant leur contenu, on constate que le courrier est rapide malgré les événements – deux à trois jours pour parvenir du front à Villapourçon -. Au cours de la transcription, nous avons volontairement respecté le style. Tout au plus, avons-nous ajouté quelques signes de ponctuation, pour rendre la lecture plus aisée. On peut donc être frappé par la facilité avec laquelle s'exprime ce jeune agriculteur-charron de vingt ans. Sa famille vit aux Moynes, avec une quarantaine d'autres personnes du hameau, et la commune de Villapourçon regroupe 2 749 habitants. 174 soldats ne reviendront pas des combats.

### Parmi les documents conservés par la famille, on a trouvé :



### 25 décembre 1914 de Chalon-sur-Saône

Chers parents

Je profite qu'aujourd'hui, jour de Noël, nous n'avons pas d'exercices pour vous écrire un peu plus longuement. Vous devez bien vous ennuyer. Je le comprends. Moi ici, je ne m'ennuie pas, je n'en ai pas le temps. On nous mène très dur. Je suis en compagnie, j'ai comme camarades de lits: Gautheron, à droite, Jentil, de La Roche, à gauche. Plus loin, Judas et beaucoup d'autres bons camarades. Nous sommes 28 dans notre chambre. Tous les jours je sors en ville, je trouve le Jean de Gerbeault et le Marie du Jean Martin. Comme nourriture, c'est épatant. Je suis dans la meilleure compagnie. Nous avons des chefs qui viennent tous les jours voir comment est le manger. Aujourd'hui jour de fête, je vais vous expliquer le menu. Premièrement, veau au vin blanc. Deuxièmement, porc aux navets, troisièmement, choucroute, quatrièmement, fromage, cinquièmement, confiture, et vin et pain à volonté, et café. Avec ça on va engraisser. Je ne suis pas malheureux, le plus embêtant, mes chers parents, c'est que je vais partir au front, avec les camarades, le 1er mars, c'est certain. Le lieutenant nous a fait un discours aujourd'hui, il nous l'a dit carrément. Peut-être, d'ici-là, il y aura du changement, espérons toujours.

Je n'ai pas l'adresse à Marie. Quand vous lui écrirez, vous lui direz bien des choses pour moi et vous me donnerez son adresse. Donnezmoi aussi des nouvelles du pays. Je n'ai rien de nouveau à vous dire. Je vais donner mes effets civils à Jean de Gerbeault, il doit s'en aller au jour de l'An. Il vous les donnera. Chers parents, embrassez bien mes deux petites poupées pour moi, ainsi que ma petite Mémée. Pour vous, mes plus tendres et affectueux baisers.

Excusez-moi si mon papier est sale, j'ai comme table le bord de la fenêtre.

> Edmond Gravereau, 56° d'infanterie, 28° compagnie, 5° escouade, 2° section, Chalon-sur-Saône.

6 janvier 1915 de Chalon

...Ma couverture m'est très utile. Comme je vous l'ai dit, nous sommes dans des casernes neuves qui ne sont pas finies. C'est humide. Comme lit, trois planches, un matelas épais comme ma main; des draps comme la bâche qui est sur la voiture du Louis. Comme couverture juste un couvre-pied et pas épais... Tu m'as dit que le Devoucoux avait écrit qu'on lui avait remboursé ce qu'il avait apporté. Il a plus de veine que moi, je n'ai encore rien touché, même rien vu. Pire, lorsque je suis arrivé, on a pris mon nom et une liste de tout ce que j'avais, mais depuis, je ne vois parler de rien. Ce sera pour plus tard.

Je vois le Jean de Gerbeault, le Marie du Jean Martin et trois ou quatre autres du pays... Avez-vous des nouvelles d'Alphonse? Je le rêve souvent et j'ai peur pour lui. Donnez-moi des nouvelles

du pays...

Février ou mars 1915 – Besançon (première lettre)

... je suis arrivé hier soir à Besançon. Ce matin, j'ai commencé le fourbi, je vous assure que ça barde... Malgré cela je suis content, c'est une très jolie ville et les soldats sont bien considérés. Je vous assure que je ne regrette pas Troyes.

de Besançon, pas de date (seconde lettre)

...Mon séjour à Besançon s'avance, c'est ennuyeux car c'est le départ pour l'enfer qui s'avance aussi à grands pas. Car, une fois rentré à Troyes, je n'en ai pas pour longtemps. Habituellement, les mitrailleurs y restent de quatre à huit jours au plus. J'aurai peut-être la chance de finir le mois. Puisque cette maudite guerre ne veut pas finir, il faut bien y retourner. J'en échapperai peut-être encore une fois. Nous sommes toujours aussi mal nourris et le travail devient de plus en plus dur. Maintenant, nous sommes levés tous les jours à quatre heures et demie, et le soir, à six heures nous sommes encore en train de courir à travers les bois et les champs. Pour cela, je suis content que le stage finisse. Je vous assure que je n'ai pas engraissé. Enfin! On en verra encore d'autres dans quelque temps. Si ça barde, ici, je suis au moins à l'abri des obus.

Je rentre à Troyes le mercredi soir 17...

28 avril 1915 Champvert (58)

(Cette lettre évoque la déception d'un rendez-vous manqué avec le père).

3 mai 1915 Buneville (62)

...Je devais quitter Champvert le jeudi, il y a eu deux fois contrordre, je ne suis parti que samedi à cinq heures du matin. On nous avait dit qu'on allait au Bourget, à quinze kilomètres de Paris, on y est passé mais pas arrêté. On est arrivé dimanche soir à cinq heures, à Saint Pol, dans le Pas-de-Calais. Après, on a fait dix kilomètres et nous sommes cantonnés à Buneville. On est à quinze kilomètres des tranchées. On ne nous dit rien, absolument rien; ni où on va, ni quand on part. Maintenant on est tellement bouleversés que je ne vous écrirai pas avant d'être en tranchée...

A propos des incertitudes et des contrordres, un général déclarera au moment des mutineries de 1917, après avoir constaté que des troupes mises en secteur le 19 avril ont reçu successivement avis qu'elles attaqueraient le 23, puis le 25, puis le 29, enfin le 3 et le 5 mai :

"se préparer à l'attaque, c'est envisager la possibilité de la mort. On accepte une fois cette idée délibérément. Mais à voir reculer de plus en plus l'échéance redoutable, les plus braves et les mieux trempés se démoralisent."

II s'agit de l'avis du général Ph. Pétain.

### 8 mai 1915 Buneville (Pas-de-Calais)

... petit à petit on s'habitue à la guerre...

### 16 mai 1915 Buneville (62)

... Les pays où on passe sont bien tristes, c'est plein de troupes de toutes sortes. Nous sommes en réserve à quatre kilomètres des Boches... On n'est pas malheureux, c'est pour le coucher qu'on est mal. Dans ces pays, il n'y a pas de paille; nous couchons sur des tas de betteraves, pensez si le matin on est heureux de se lever; on dort le moins possible. On s'habitue, quoi. Si c'était comme chez nous, on coucherait dehors mais dans le Nord, il fait aussi froid maintenant que chez nous en novembre...

18 mai 1915 Aubigny (Pas-de-Calais)

...Vous me demandez si on trouve quelque chose ici. II n'y a rien du tout; tout est pris par les soldats; s'il y a un arrivage, un quart d'heure après, il n'y a plus rien. Lorsque vous m'écrivez, mettez-moi chaque fois du papier et une enveloppe; j'ai bien un carnet de cartes-lettres mais, écrire un peu partout, ça file vite...

Georges Duhamel (Académie française). Né à Paris en 1884, Georges Duhamel passe une partie de son enfance dans la Nièvre, à Fours. Pendant la Première Guerre mondiale, il est envoyé sur le front en qualité de médecin chirurgien. Faute de moyens, bien des opérations se faisaient sans anesthésie.

Le 20 septembre 1915, en Artois, 31 divisions dont 13 britanniques seront engagées. On dispose d'une réserve de 12 divisions d'infanterie et de 15 de cavalerie. Ajoutons que 5000 canons et 8 millions de projectiles sont prêts.

### Extrait de LA VIE DES MARTYRS 1914-1916. De Georges DUHAMEL

"Carré n'a vu le feu qu'une fois, et tout de suite, il a reçu un coup de fusil. Il en demeure contrarié, car il avait une bonne provision de courage, et c'est entre les murs d'un hôpital qu'il lui faut la gaspiller. Il s'est avancé à travers un immense champ de betteraves, et il a couru, avec les autres, au-devant d'un fin brouillard blanc. Tout à coup, crac! il est tombé : il avait la cuisse brisée. Il est tombé parmi les feuilles grasses, sur la terre toute gonflée d'eau. Peu après, son sergent est repassé et lui a dit :

" - Nous retournons à la tranchée, on viendra vous prendre plus tard."

Carré a dit simplement :

" - Mettez-moi mon sac sous la tête."

Le soir approchait ; il s'est gravement préparé à passer la nuit parmi les betteraves. Et il y a passé la nuit, seul avec une petite pluie froide, à réfléchir, sérieusement, jusqu'au matin. "



" Salles d'opérations

Quatre salles d'opérations avaient été aménagées. Les blessés y étaient apportés, sans arrêt, et, là, une volonté grave et prudente statuait sur l'état de chacun, son sort, son avenir. Devant le flot débordant de la besogne, il fallait, avant que de saisir le couteau, se recueillir profondément et décider du sacrifice qui assurait la vie ou donnait quelque espoir pour la vie. En une seconde de réflexion efficace, il fallait entrevoir et peser toute une existence d'homme, puis agir avec méthode et audace.

Dès qu'un blessé quittait la salle, un autre prenait sa place; pendant les préparatifs de l'opération, nous allions choisir par avance et classer les patients, car beaucoup n'avaient plus besoin de rien, ils voguaient audelà des possibilités humaines et attendaient, dans l'hébétude, les bonnes grâces de la mort.

Le mot "intransportable" ayant été prononcé, orientait tout notre travail. On évacuait les blessés susceptibles d'attendre encore quelques heures les soins nécessaires, et d'aller les chercher plus loin. Mais, en entendant ronfler les automobiles, tous voulaient partir, et l'on voyait des hommes supplier qu'on les emportât et entrer dans l'agonie tout en assurant qu'ils se sentaient assez forts pour voyager."

" La Vie des Martyrs " 1914-1916 Georges Duhamel 23 mai 1915 Tout près d'Aubigny (62)

...On est maintenant dans un petit pays... dans les environs d'Arras.On ne sait toujours pas quand on ira au feu. C'est extraordinaire, depuis un mois qu'on est partis qu'on n'y soit pas encore. Enfin, on a toujours le temps. Je crois qu'il y en a pour tout le monde. Si vous voyiez les bombardements qu'on fait dans ce secteur, tous ces obus qu'on leur lance, ce n'est pas croyable. Pourtant, ils tiennent encore... J'ai reçu le colis de Julienne, mais c'est beaucoup trop. Mon sac est déjà assez lourd sans y mettre encore trois ou quatre kilos de conserves. Je vous assure que ma tenue de campagne complète, le poulain des Mamie ne pourrait pas le porter. C'est bien ennuyeux qu'il y ait des épidémies au pays ; c'est la guerre partout.

### 30 mai 1915 Tillois-les-Marchiennes (Nord)

Mes chers parents,

Vous me demandez ce que c'est qu'un bataillon mobile. C'est un bataillon qui avait été formé pour fournir des renforts... Un bataillon comprend 4 compagnies de 300 hommes... Dites bien à mon pauvre vieux papa qu'il ne s'en fasse pas pour moi, que je ne me laisserai manquer de rien, pas plus d'argent que d'autre chose. D'ailleurs de l'argent j'en ai encore beaucoup, que voulez-vous que j'en fasse, je n'ai rien à acheter. Julienne m'envoie des colis, j'ai des conserves plein mon sac. Au régiment, on n'est pas mal nourri. Nous sommes dans des pays où il y a beaucoup de lait, et comme je l'aime bien, j'en achète un litre que je bois le soir et un demi-litre le matin avec lequel je fais du chocolat. Avec ce régime à ne rien faire, on y tient facilement. Le vin, il n'y en a pas souvent. On le paye 70 centimes. La bière, six sous le litre. Le café, au litre, deux sous. Vous voyez que rien de ce que je peux acheter n'est cher...

5 juin 1915

... Je ne croyais pas, quand j'ai quitté Chalon, être si longtemps sans me battre. Beaucoup de mes camarades qui étaient avec moi au 56° sont déjà blessés...

# Pas de date ni de lieu d'expédition (début juillet 1915, après la bataille des 16, 17 et 18 juin 1915)

Mes bien chers parents,

Avant de faire partir ma lettre, je reçois votre lettre du 28 juin. Je vous demande pardon, mes pauvres vieux, de vous avoir envoyé une lettre pareille, j'étais encore fou. Je me croyais encore dans la mêlée, sous les obus. Je vous ai fait bien de la peine. Pardon. Je vous récrirai jamais ainsi. Votre lettre m'a bien peiné. Vous avez tort de ne pas compter me revoir avec vous. Moi, j'espère y retourner. Moi qui ai reçu un éclat d'obus dans ma cartouchière, une balle dans la musette qui a coupé le fourreau de ma baïonnette, une qui effleure mon épaule et traverse la couverture roulée sur mon sac, et enfin deux autres qui traversent mon sac de part en part. Je ne suis pas touché. Voyez que Dieu veille sur moi, j'ai confiance, il me protégera encore, ne pleurez pas et espérez maintenant. Les attaques, pour moi, c'est fini. A la mitraille, on ne sort pas des tranchées, on soutient les attaques et on repousse les attaques boches qui d'ailleurs sont rares, avec des outils qui crachent huit cents balles par minute, il n'y fait pas bon. Vous parlez de m'envoyer quelque chose. Je n'ai besoin absolument de rien, j'ai de l'argent. Quand je vais au repos j'achète ce qui me fait plaisir (vin, fromage, salade, œufs, etc.) Pour partir aux tranchées, il ne faut rien.

On a quelque chose dans le sac, on ne pense pas y prendre. D'ailleurs, on ne pense pas manger. Pour la soif c'est la même chose. N'envoyez rien. Quand il n'y a pas attaque, on n'est pas trop malheureux, on est ravitaillé. On fait des corvées d'eau régulièrement. Encore une fois ne vous en faites pas pour moi, cela n'avance à rien.

Vous dire ce que c'est que de prendre une tranchée à l'assaut, à la baïonnette, c'est impossible, c'est terrible, c'est affreux. Pardonnez-moi si je vous parle ainsi, je ne sais pas encore si j'ai bien la tête à moi. La tranchée, nous l'avons prise. Nous l'avons eue une demi-heure. Mais comme toujours, pas de renforts. Les Boches se ramènent, alors obligés de se replier. Quelle boucherie! Le soir à la nuit, un ordre : il faut coûte que coûte occuper les positions ennemies et y résister jusqu'aux derniers hommes. Oui mais les Boches veillaient, nous nous sommes faits massacrer sans pouvoir avancer. Pendant trois jours durant, nous avons recommencé attaque sur attaque. Le 16, 17 et 18 juin, jours mémorables que je n'oublierai jamais. Nous devions tenir encore quatre jours, nous avons été relevés dans la nuit, nous n'avons plus personne, pas un seul gradé ne reste à la compagnie. Nous sommes partis trois cents hommes, nous revenons environ soixante. II y a des blessés, mais cette fois, il y a beaucoup de morts. J'avais beaucoup de camarades, nous nous étions promis de ne pas nous quitter. Je reste seul avec un autre. Les autres sont-ils tués ou blessés, je n'en ai pas revu un seul. Comment se fait-il que je sois encore là? miracle. De ma section, nous étions au départ 80, nous restons 8. Et sur tous les journaux, vous voyez " le moral est excellent, les pertes sont minimes", n'en croyez rien. Tout le monde est découragé. Des compagnies refusent de marcher, c'est affreux, c'est terrible. Si vous pouviez vous faire une idée des engins qu'on emploie pour tuer des hommes! Il y a de nouveaux obus appelés "torpilles". Où ils tombent, un seul peut tuer cinquante hommes et enterrer tous ceux qui se trouvent à trente mêtres autour. Ça fait des trous comme la moitié du jardin et profonds de plusieurs mètres. Des mottes de terre grosses comme votre chaudière sont lancées à plus de cent mètres en l'air. J'ai vécu là, trois jours terribles par une chaleur torride. Nous n'avons pu être ravitaillés, nous sommes restés là sans avoir rien à manger ni à boire. C'est vrai qu'à manger, je n'y pensais pas. On ne peut pas croire qu'on peut rester trois jours sans manger, mais je n'avais pas faim. J'avais du chocolat dans ma musette, j 'en ai mangé deux tablettes. Pour la soif, ce n'est pas de même : une demi-journée j'ai été appuyé à un talus que nous défendions. J'ai mangé mon mouchoir que je déchirais morceau par morceau, je le mouillais d'alcool de menthe et je le chiquais. Il ne me reste plus qu'à vous dire où nous nous battions : c'est autour de Neuville-Saint-Vaast (c'est dans le Pas-de-Calais), au lieu dit "le moulin". Vous allez voir si vous avez le journal, ce qu'il dira des combats qui y ont eu lieu le 16, 17, 18 juin.

Maintenant, chers parents, je vous l'ai dit, nous avons été relevés, nous sommes à quatre kilomètres en arrière des lignes. Je crois que nous irons plus loin pour reformer le régiment. Mais j'ignore si nous y serons bien des jours. Je ne pense pas, car le régiment est mal vu et c'est toujours son tour d'être en première ligne. Chers parents, cette carte vous fera de la peine, moi-même

je pleure comme un enfant quand je peux être seul.

Pardonnez-moi, c'est un besoin de tout avouer qui me pousse à vous écrire si librement. Ne vous frappez pas pour cela, je suis passé dans un dur passage, j'en sors indemne. C'est demain dimanche, j'irai à la messe, j'espère que Dieu...



"Beaucoup d'hommes nous arrivaient avec un ou plusieurs membres complètement arrachés, et ils arrivaient, vivant encore. Certains portaient non pas une mais trente, quarante blessures et même davantage. Nous examinions chaque corps avec méthode, allant de triste découverte en triste découverte. Ils nous rappelaient ces navires désemparés qui font eau de toutes parts. Et, précisément, parce que de telles épaves semblaient destinées à sombrer irrémédiablement, nous nous accrochions à elles avec l'espoir tenace de les mener peut-être au port et de les renflouer.

Dans les moments de bousculade, il était impossible de déshabiller et de nettoyer convenablement les hommes avant de les introduire dans la salle d'opérations. Le problème était alors d'isoler aussi bien que possible, de la boue, de la crasse et de la vermine environnantes. L'œuvre pieuse du couteau; j'ai vu là, des soldats couverts d'une telle quantité de poux que les différentes parties des pansements en étaient envahies, jusqu'aux plaies. Les malheureux s'en excusaient, comme si cette infection leur eût été imputable. "

" La Vie des Martyrs "1914-1916 **Georges Duhamel**  "Croin tourne vers moi sa figure perdue dans les compresses... Je me penche vers lui et murmure certaines choses. Il écoute et son menton se met à trembler, son menton puéril qui porte un petit duvet blond. Puis, avec l'accent de son pays, il dit d'une voix humide et trébuchante:

- J'ai déjà donné un "oeul", s'il faut encore que je donne ma main...

Le seul œil qui lui reste se remplit de larmes. Et, comme j'aperçois la main qui n'est pas blessée, je la serre doucement, avant de m'en aller. "

"La Vie des Martyrs " 1914-1916 Georges Duhamel

Edmond Gravereau est à Neuville qui avec d'autres sites a été l'objectif de combats féroces, un mois auparavant.

Foch estime le 19 juillet 1915 qu'il paraît sage de ne pas fonder toutes les espérances sur l'idée de trouées décisives et victorieuses.

"Les blessés

Par rafales, s'élevait le chœur des blessés; il y avait toujours en traitement, dans les salles voisines, une douzaine de blessés du crâne à qui la méningite arrachait des hurlements monotones; il y avait les blessés du ventre qui se lamentaient pour obtenir une boisson interdite; il y avait encore les blessés de la poitrine que secouait une toux basse, encombrée par le sang, et tous ceux qui geignaient, dans l'attente d'un repos impossible. "

"La Vie des Martyrs " 1914-1916 Georges Duhamel

Le 22 septembre une préparation d'artillerie commence en Champagne. Les assauts à la baïonnette commencent le 25 septembre. 10 juillet 1915 Meillard (Somme)

... Vous me dites que le Jean Mamie dit qu'il voudrait bien revenir comme le Joseph du petit Jean avec un oeul. Je n'ai pas su qu'il avait perdu un œil... Vous me parlez de Francis Devoucoux, qu'il m'a écrit deux ou trois fois. Que voulez-vous que j'y fasse!... II y a aussi Maurice Daste qui était à Lorette, à dix kilomètres de moi. Je n'ai pas pu le voir, il a changé de secteur, moi, maintenant je suis à Meillard, dans la Somme. Depuis mon départ de Chalon, je l'ai roulée, ma bosse!...

15 juillet 1915 (Somme)

... Depuis que nous avons été relevés, le 3 juillet, nous avons marché tous les jours, étape par étape. Je suis dans la Somme, à plus de cent kilomètres du front, mais pas pour longtemps. Je suis à la gare où nous embarquons pour aller, où ? on ne sait pas...

### 16 juillet 1915

Ma chère sœur,

Aujourd'hui encore, je passe au Bourget, cela me fait bien mal au cœur de passer si près et de ne pas pouvoir mettre les pieds dans ce cher Paris...

24 Juillet 1915 Neuville (Pas de Calais)

... Je suis bien peiné d'apprendre la mort de mon pauvre ami Jean Mamie, mais que faire? Aujourd'hui un, et demain un autre. Moi je crois qu'il faut bien qu'on y passe tous. En ce moment, il y a de rudes combats avec le 8° corps. C'est bien malheureux de tomber en faisant une corvée de soupe. S'il n'a pas souffert, lui il est débarrassé. Mais ses parents, quel chagrin doivent-ils avoir! Tu me parles aussi de Pierre Courault. Je croyais qu'il était dans l'artillerie à Bourges. Peut-être a-t-il été versé dans un autre régiment...

2 septembre 1915 (Marne)

... Voici longtemps que je ne vous ai pas écrit, je n'en avais pas le temps. Voici huit jours que nous avons quitté le pays où nous étions, nous sommes cantonnés dans un grand bois, bien loin d'où nous étions. C'est dans la Marne mais je ne peux vous dire où car ma lettre ne partirait pas. Très probablement quand vous recevrez cette lettre, je serai dans les tranchées. Voici deux mois que je suis tranquille mais c'est fini, je vais reprendre ma vie d'émotion...

### 8 septembre 1915 (?)

Chère sœur,

Hier, aussitôt ma lettre partie, j'ai reçu ton colis. Je suis bien content de l'avoir reçu ce jour car je prends les tranchées ce soir. Et comme il arrive souvent qu'on est mal ravitaillés, je pourrai manger un peu. Ce qui est embêtant c'est que c'est un peu sale et que je suis dans un pays où on ne trouve pas d'eau à cinquante kilomètres des lignes. Je vois déjà ce que ça va être en tranchées où c'est bombardé sans cesse. C'est encore un rude moment à passer. Je voudrais bien être un mois plus vieux.



La correspondance par carte permettait le contrôle de l'autorité militaire

### 21 octobre 1915 (Ardennes)

Mes chers parents,

Enfin, ça y est, me voilà encore une fois sorti des tranchées. J'ai été relevé ce matin, je suis au repos dans un petit patelin tout démoli, à quinze kilomètres des premières lignes, et qui est bombardé tous les jours par les Boches. Ce n'est encore pas le rêve mais c'est tout de même mieux que la tranchée car où je suis en Champagne, la lutte est terrible. Pas beaucoup d'obus ni de crapouillots comme à Neuville mais des bombes, des torpilles et des youyous à fléchettes qui tombent sans discontinuer; et le plus moche encore, c'est la lutte de mines qui est très utilisée dans ce secteur. Tous les jours, il en saute trois ou quatre. Le plus qui me fait peur, c'est cela. Cela engloutit facilement une cinquantaine d'hommes à chaque fois. J'étais très heureux d'être relevé car où j'étais, nous entendions piocher constamment. Certainement, cela va sauter. Peut-être c'est à côté, mais sûrement pas loin. Comme je vous l'ai dit, je suis au repos, mais pour six jours seulement. Après avoir fait quarante-deux jours de tranchée, ce n'est pas beaucoup. Il paraît que nous allons encore changer de place mais je ne sais rien de sûr.

Chers parents, vous m'avez demandé une longue lettre pour quand je serais relevé. Je ne peux pas vous donner grandes nouvelles, je ne peux que vous raconter l'attaque du 25 septembre et vous dire ce que j'en pense, d'après ce que j'ai vu. D'abord, retenez bien ceci : vous qui êtes sûrs de voir la fin de cette guerre, vous repenserez un jour à ces mots, Nous ne gagnerons jamais et nous ne faisons rien pour pouvoir gagner.

Cette attaque du 25 devait être décisive et elle aurait pu l'être. Avant de marcher, tout est préparé. Tout est prévu. Au moment d'avancer, rien n'est prêt. Pour le 37<sup>e</sup> on nous dit "vous allez

L'histoire retiendra les pluies diluviennes qui s'abattent sur le secteur du 25 au 29 septembre. Les premières positions allemandes seront prises effectivement, mais les secondes restent sur leurs défenses, d'une puissance insoupçonnée.

Du 25 septembre au 7 octobre, les IIe et IVe armées françaises ont perdu 138 000 hommes. Les troupes sont épuisées; les munitions manquent et le 1er novembre, les opérations sont arrêtées. L'échec a été indéniable... 1915 a vu mourir 100 000 Britanniques et 500 000 Français.

A propos de Vouziers: C'est en direction de Vouziers que la IVe armée du général Langle livrera la première offensive de 1915, le 16 février. Les conditions climatiques font des soldats des " hommes de boue ".

Les pertes s'élèvent à 100 000 hommes de décembre 1914 à mars 1915 (lettre du 21 octobre)







attaquer, voyez cette crête, à deux km environ, il faut la prendre. Là, deux divisions qui sont derrière vous, passeront en avant et iront jusqu'au village de Ripon, à trois km de la crête, en tout, cinq km." A Ripon, le régiment est relevé, un autre continue. II n'y a plus de tranchées, c'est la rase campagne. La cavalerie charge, on prend Vouzier enfin. Dans une semaine, on devait être au Rhin. Tout cela, avant l'attaque. Mais le jour venu, le 37° sort de nos tranchées à neuf heures et quart. A midi, il occupe la crête et s'y maintient. Mais pas de renfort. Il faut continuer. Le lendemain, il est devant Ripon qui résiste, les canons qui nous tirent à trois cents mètres. Toujours pas de renfort. Nous tenons jusqu'au soir, mais du régiment il n'en reste presque plus. Nous sommes obligés de nous replier sous les Boches qui, ressaisis, avancent en masse. Avec nos mitrailleuses nous avons fait du bon travail, ils tombaient comme nous, le 16 juin. Sous le nombre, nous sommes obligés de fléchir. Nous nous replions toute la nuit, enfin nous nous arrêtons et nous restons là, à peine à huit cents mètres de notre point de départ. Depuis, nous avons tenu nos positions du 27 septembre au 20 octobre. Toujours en attendant le renfort qui n'est jamais venu, pour une bonne raison, c'est qu'il n'y en avait pas. C'est honteux de faire tuer des hommes, comme ça. Si on n'a pas d'hommes, qu'on n'attaque pas. Maintenant, si les boches savaient et qu'ils attaquent, ils couperaient nos lignes comme ils voudraient. C'est honteux de se voir mener comme ça. Cette attaque devait réussir. Si vous aviez vu bondir les hommes, c'était admirable. Mais quand il faut reculer, c'est autre chose.

dire. Je vais encore vous dire que je suis beaucoup mieux à la mitraille qu'à la compagnie. Si j'avais été à la 7°, je ne serais pas revenu. Il n'en reste plus.

Voici l'hiver, vous m'enverrez mon chandail à grand col, de l'année dernière. J'ai besoin aussi d'un caleçon. Il vaudrait peut-être mieux me le faire envoyer par Julienne. Enfin, ça ne presse pas

de trop, arrangez-vous avec elle. Je vous embrasse.

P.S. J'ai fait une petite bague pour Geneviève mais j'ai peur qu'elle soit trop grande.

(les villages de Vouzier et Ripon se trouvent dans les Ardennes).

### **15 novembre 1915**

de passage à Clamecy, en direction de l'hôpital de Mussidan où il sera soigné pour des rhumatismes.

24 novembre 1915, de Mussidan en Dordogne.

Edmond est à l'hôpital civil : son traitement se borne à des "cachets", il est sans forces, n'absorbant, depuis le sept que du lait et de la purée.

Il aura, à sa sortie, sept jours de permission.

**30 novembre 1915**, de l'hôpital de Mussidan, en Dordogne

Ma santé est toujours stationnaire, je n'ai pas de fièvre, les douleurs sont presque passées. Je n'ai pas encore le droit de sortir, ... je ne demande pas à sortir, je fais le malade tant que je peux pour rester à l'hôpital le plus longtemps possible...

03 janvier 1916 Troyes

... Peut-être avez-vous eu de mes nouvelles de Paris, car je suis passé par là. I'v ai passé le 1<sup>er</sup> janvier, je suis reparti le soir. En arrivant, je me suis fait attraper car j'arrivais trop tôt. Je serais rentré aujourd'hui, 3, c'était suffisant. Je regrette bien de n'être pas resté deux jours de plus avec vous, car maintenant c'est bien fini. Je suis dans la zone des armées depuis deux jours. Je cours d'une compagnie à l'autre, je ne suis pas encore affecté. Ce matin, j'ai été proposé pour "inapte" un mois mais il faut que je repasse une contre-visite demain...

05 janvier 1916

... Je suis maintenu. Je dois encore repasser une commission dans quelques jours... Il n'y aura pas grand-chose à faire avec moi. C'est le moment de tirer au flanc, quand je serai parti ce sera trop tard.

24 janvier 1916

... J'ai encore une chose à vous demander : si c'est possible (je n'y compte pas beaucoup), tâchez d'obtenir du maire ou du secrétaire, un certificat pour moi, comme quoi j'étais agriculteur ou employé agricole chez mon père, ou ailleurs, avant la mobilisation. Si vous pouvez obtenir ce certificat, vous me l'enverrez, ça me fera bien plaisir, avec ça, je me débrouillerai.

maire de Villapourçon, Monsieur Derangère, rédige le 29 janvier 1916, pour l'autorité militaire, un certificat qui atteste que Edmond Gravereau est cultivateur et qu'il a droit à une permission pour travaux agricoles auprès de son père.

A Verdun, les Allemands commencent l'offensive le 21 février 1916. L'offensive française au cours de laquelle Edmond Gravereau fut tué est décidée sur la Somme. Elle avait été prévue depuis septembre 1915, en coordination avec les alliés russes. Repoussée, elle servit à fixer l'adversaire au moment de Verdun. Couronnée de succès au début, elle fut engagée aux côtés des Anglais. Terminée fin septembre, elle ne permit de dégager ni Péronne, ni Bapaume, et n'entama pas notablement les positions allemandes pourtant durement touchées. En trois mois sur ce secteur, les Alliés ne progressèrent que de quinze kilomètres.

# 15 juillet 1916 de la Somme, à vingt deux kilomètres d'Amiens

Bien chers parents,

... Je suis parti de Champagne le 12. Je suis dans la Somme mais pas au front. Nous avons débarqué dans l'Oise. Tous les jours, nous faisons de vingt à vingt-cinq kilomètres. Je suis aujourd'hui à vingt-deux kilomètres d'Amiens... En passant à Noisy-le-Sec, j'ai écrit à Julienne... Je regrette bien la Champagne de cette année car j'étais bien heureux, je travaillais chaque jour dans les vignes pour un brave paysan. Nous étions trois copains, il nous nourrissait, nous donnait pas moins de dix litres de vin par jour, une bouteille de champagne tous les soirs et nous a donné à chacun cinq francs quand nous sommes partis. Voyez que la guerre a de bons petits moments...

### 28 août 1916

... Pendant ce repos à mes heures de loisir, je me suis amusé à faire une bague ; je l'envoie, c'est pour ma petite mémée, ce sera pour elle un souvenir de son frère sur le front. C'est de l'aluminium que j'ai ramassé le 17 juin dans la tranchée boche que nous venions de prendre...

2 septembre 1916 (II est mort dix jours après)

... J'attends le moment de monter en ligne. Depuis jeudi, les caissons étaient chargés, prêts à partir. Nous étions au cantonnement d'alerte. Hier, on nous les fait décharger et maintenant, à l'heure où j'écris, on nous dit de nous mettre en tenue de départ. Si nous ne partons pas ce soir, sûrement on ne tardera pas. Puisqu'il faut remonter, (en ligne) autant y aller maintenant que dans huit jours. Après, je pense bien aller au repos pour quelque temps...

# 4 septembre 1916 tout près des lignes, à Bray-sur-Somme

... Nous sommes dans l'attente de monter (au front) d'une minute à l'autre car nous sommes de réserve, et hier, on a dû attaquer car il passe des prisonniers sans cesse. Le canon crache de part et d'autre de plus en plus. Tout tremble ici. Je ne sais pas ce que ça va devenir. On croirait un tremblement de terre continu. Je vous préviens que d'un moment à l'autre je vais entrer en ligne. Ne vous étonnez pas si vous ne recevez pas de mes nouvelles. Je ferai mon possible pour écrire mais je ne promets rien car ici, il n'y a plus de tranchées, à peine des trous d'obus. Vous voyez que ce n'est pas facile d'écrire. Je pense rester en ligne une dizaine de jours, comme tous les régiments qui passent ici. Après on dit que nous irons au grand repos : je le souhaite car depuis cinq jours, il ne fait que pleuvoir. Toujours mouillés, pleins de boue, on ne voit plus si c'est des hommes ou des blocs de boue. Je crois qu'il serait bientôt temps de retourner à l'hôpital, il y fait peut-être meilleur qu'ici...

## 7 septembre 1916 de ?? à Monsieur Gravereau aux

Moynes

Mes chers parents,

Je suis toujours en bonne santé dans la tranchée depuis hier soir. C'est assez dur, surtout le bombardement. J'espère encore m'en tirer pour cette fois. Je pense que vous allez tous bien, je vous embrasse.

pas de date, carte tachée de sang, retrouvée sur le corps du soldat

### Communiqué du jour (écrit de la main d'Edmond)

Nous conservons les meilleures positions sur l'Aisne : une forte colonne soutenue par deux pièces lourdes s'est avancée. La tête a réussi à pénétrer dans la tranchée, puis, le gros, après quelques moments d'avance et de recul et de violentes décharges ayant épuisé ses munitions de réserve.

La colonne s'est retirée fortement diminuée et surtout fatiguée. On s'attend à plusieurs attaques, pourtant la nuit, un détachement d'Anglais venant renforcer le front, il n'y a pas bien à s'inquiéter.

### ?? Aisne (papier taché de sang du combattant)

Dans l'Aisne, une de nos tranchées creusées dans un repli de terrain qui était fortement abrité par des broussailles a été subitement attaquée par une forte colonne soutenue par deux batteries d'artillerie lourde. La tête et le gros de la colonne ayant réussi à pénétrer dans la tranchée, il s'ensuivit un violent corps à corps. Après de nombreux mouvements d'avance et de recul, une décharge terrible s'ensuivit occasionnant de part et d'autre des pertes sensibles.

La colonne, très réduite, et faute de munitions, dut se replier en arrière. On s'attend à de nouvelles attaques pendant la nuit. Mais les Anglais étant immédiatement venus renforcer les positions, il est probable que cellesLe 11 septembre 1916, Edmond

Somme. Il meurt le lendemain.

Dernière lettre

La ligne de front du 10 juillet 1916 passe exactement à Cléry-sur-Somme Elle passe aussi entre Ovilliers et Pozière. Elle se poursuit au nord de Longueval, rejoint Guillemont et Hardécourt. Elle ferme au sud une poche dessinée au nord par le tracas du front au 18 novembre 1916.

La médaille militaire a été attribuée à la mémoire du Soldat Gravereau Edmond Mle 12604 MORT POUR LA FRANCE

"Brave soldat. Blessé grièvement au combat de Cléry sur Somme, en accomplissant son devoir. Mort pour la France le 12 septembre 1916. Croix de guerre avec étoile de bronze."

Le 5 février 1921.



"Avant midi, nous arrivions dans la côte d'Etinehem. Les chevaux fumaient et respiraient bruyamment. Enfin, c'était la ville des tentes et mes malheureux que je retrouvais, avec leurs grands pansements et leurs incisions béantes, leurs sueurs visqueuses, leurs visages gris, tels des condamnés à mort qui ne désespèrent pas de quelque évènement imprévu : le tremblement de terre, le raz de marée, la fin du monde ou peut-être même la grâce."

"La pesée des âmes " 1914-1916 Georges Duhamel

La tombe d'Edmond Gravereau n'a pu être identifiée au cimetière d'Etinehem. Par conséquent, il a été impossible aux parents d'inhumer le corps de leur fils à Villapourçon. (Nièvre) **Samedi 14 octobre 1916** de Monsieur Platret Jean-Baptiste - 170e d'Infanterie 3e Compagnie de mitrailleuses secteur 49 à Monsieur Vionnet 83e régiment d'Artillerie lourde, 21e batterie, secteur postal 168.

Cher ami,

Comme nous venons de recevoir votre carte, je veux vous répondre de suite. Vous me demandez des nouvelles d'Edmond Gravereau qui a été pour moi un bon copain. Il n'y avait pas longtemps que l'on était ensemble, je n'avais pas son adresse. Je vais vous dire ce que je sais : il a été blessé le 11 septembre 1916 à la tombée de la nuit, à côté de moi, encore assez grièvement, il avait plusieurs plaies par éclats d'obus à l'épaule, aux jambes. Les brancardiers l'ont emporté aussitôt. Je me souviens de lui avoir donné à boire, avant qu'on l'emporte et depuis, on n'a pas de ses nouvelles. J'espère pas qu'il ne lui est arrivé malheur car j'ai demandé partout, le bureau n'en a pas et l'officier payeur non plus. Alors pour moi, je pense qu'il ne peut pas écrire et que personne n'écrit pour lui. Si vous voulez donner mon adresse à ses parents et que plus tard ils veulent m'écrire, je leur rendrai ce service de grand cœur, ainsi qu'à vous. C'est tout ce que je peux vous dire et vous affirmer. Un ami dévoué de Monsieur Edmond Gravereau.

17 octobre 1916 l'ambulancier répond au curé

Monsieur l'Abbé,

Je viens de recevoir votre lettre me demandant des renseignements concernant EDMOND GRAVEREAU 177° régiment d'infanterie, 3° Compagnie de la classe 1915 du recrutement de Nevers, N° matricule 726.

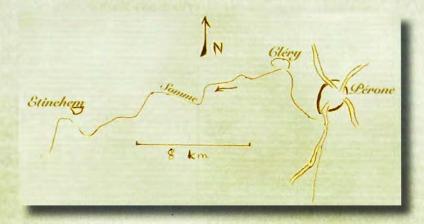
Le pauvre enfant est entré à l'ambulance 415 le 12 septembre 1916 dans un triste état. Fracture du bras droit et de l'omoplate, plaies multiples de l'épaule gauche et de la cuisse droite par des éclats d'obus. Il est mort quelques heures après son arrivée sans avoir pu prononcer quelques paroles. Je l'ai assisté à ses derniers moments. Son corps repose dans le cimetière de Etinehem (Somme), où une croix indique sa place.

Voilà les renseignements que je puis vous donner.

Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, l'hommage de mes meilleurs sentiments.

L'ambulance 15/4 14° division secteur postal 43

Le soldat Gravereau meurt à Cléry et est inhumé à Etinehem.



### 2 janvier 1917 du gardien du cimetière

Chère Madame,

J'avais voulu attendre avant de vous répondre et comme hier j'ai voulu m'en rendre compte, j'ai été trouver monsieur le maire car depuis quelques jours il est encore interdit de la part de messieurs les Anglais de faire aucune exhumation. Monsieur le maire, l'autorité anglaise et française ont reçu lundi des ordres, d'Amiens, très sévères pour empêcher de faire faire aucune exhumation militaire. Je vais bien soigner mes deux cimetières et si je vois quelqu'un faire quelque chose je vous le jure que j'en ferai faire comme les autres. Je ne serai pas le premier mais je serai bien le deuxième car on avait déjà empêché et après on a recommencé. Chère madame, vous pouvez compter sur moi que le jour que quelqu'un le fera et moi aussi j'enverrai chercher le cercueil à Bray, et voilà car aujourd'hui on n'a pas le droit non plus de voyager avec un cercueil. Il faut être autorisé. C'est entendu comme ça, recevez, chère madame mes meilleures salutations.



### " Un cimetière

Au bord du champ de betteraves, à quelques pas de la route, dans le sable blanc de la Champagne, on voit un cimetière. Des branches de jeunes bouleaux lui font une clôture rustique qui n'enferme rien, qui laisse errer le vent et les yeux. Il a un porche semblable à ceux des jardins normands. On a planté, près de l'entrée, quatre sapins qui sont morts debout, comme des soldats.

C'est un cimetière d'hommes.

Dans les villages, autour des églises, ou sur les beaux coteaux, parmi les vignes et les fleurs, il y a d'antiques cimetières que les siècles remplissent avec lenteur et où la femme repose à côté de l'homme et l'enfant à côté de l'aïeul.

Mais le cimetière que voici ne doit rien à la vieillesse ni à la maladie. C'est un cimetière d'hommes jeunes et forts. On peut lire leurs noms sur les cent petites croix pressées qui répètent tout le jour, en un chœur silencieux : " II y a donc quelque chose de plus précieux que la vie, il y a donc quelque chose de plus nécessaire que la vie... puisque nous sommes ici. "

> " La Vie des Martyrs " 1914-1916 Georges Duhamel

On pensait après cette Première Guerre mondiale, que l'horreur des combats engendrerait des sentiments pacifistes. L'histoire des soixante-dix dernières années nous démontre le contraire. Tout conflit armé est une régression de l'Humanité mais cependant, en ce début du troisième millénaire, on est prêt à recommencer.